

UNIVERSITÉ DU CITOYEN

Séance Plénière du samedi 22 janvier 2005

**La violence a-t-elle un sens ?
Vouloir en finir avec la violence relève-t-il de l'utopie ?**

**Ewa Bogalska-Martin, sociologue,
Maître de conférences
à l'Université Pierre Mendès France, Grenoble**



En partenariat avec :

La ville d'Eybens, Le Conseil Communal de Consultation des Citoyens (4C)

Contact : Annie Mouraille - Tél. : 04 76 60 76 45 - Mairie d'Eybens

Introduction

Je m'intéresse à la violence depuis longtemps, puisque j'ai commencé véritablement avec ma thèse de Doctorat qui posait déjà les questions de la violence symbolique dans le cadre de la colonisation en Afrique Noire alors que je travaillais sur les problèmes de la colonisation britannique au Nigeria. Ce qui m'intéressait déjà, c'était de savoir comment l'Occident, non seulement exportait ses modes d'organisation économique, politique etc..., mais aussi exportait ses modes de pensée et d'organisation du monde, y compris ses violences. En arrivant en France, j'ai recentré mon travail car, intervenant dans le département de Carrières Sociales, j'étais en permanence interpellée par les travailleurs sociaux confrontés à des actes de violence individuelle. C'est donc à travers cet axe de travail que j'ai soulevé la problématique des victimes dans le monde occidental, en essayant de comprendre la manière d'aborder le champ d'une réflexion plus globale sur la légitimité ou l'illégitimité de la violence.

En tant chercheur j'appartiens, depuis dix ans, à un groupe de recherche sur *Les pratiques culturelles et les représentations sociales* de l'Université Pierre Mendès France de Grenoble. Ce groupe ne travaille pas nécessairement sur ce que l'on peut nommer « le traitement des violences ou l'aide aux victimes » ce qui est plus du ressort des psychologues, il s'interroge plutôt sur les phénomènes de compréhension en se dotant des outils de réflexion sociologique qui sont issus des différentes écoles sociologiques. Pour ma part j'essaie d'interroger le sens de l'acte victimaire qui est par excellence l'acte violent.

C'est dans cette perspective que je vais situer la question de la violence que j'aborderai à travers 3 aspects :

Sens et définition : qu'est-ce que la violence en termes de rapports au monde humain ?

La socialisation de la violence : la manière dont la violence a été traitée au cours des siècles. Comment les hommes, tout en s'apercevant de sa dimension néfaste et destructrice, ont continué à la manier tout en essayant de l'interdire dans la cité ?

Le paradoxe de la violence : cette dimension double, polyphonique de la violence qui avance en permanence avec sa propre interdiction, et qui est en permanence légitime comme forme d'intervention et de construction des nouveaux mondes.

Ce dernier point va être traité de manière transversale tout au long de mon exposé.

1 -QU'EST-CE QUE LA VIOLENCE ?

Lorsqu'on se penche sur la question de la définition, on voit tout de suite qu'il n'y a pas **une** définition de la violence. Chaque chercheur, chaque penseur qui s'intéresse à ce sujet, en fonction de ses orientations politiques, épistémologiques et sa manière de concevoir le monde comme « étudiable », va

donner **sa** définition de la violence. Pour bien la comprendre, il faut la situer par rapport à un autre phénomène, qu'on appréhende comme un phénomène violent, à savoir **l'agressivité**, analysé souvent par les psychologues.

La violence et l'agressivité vont ensemble, mais n'ont pas le même statut et le même sens social. L'agressivité relève de ce que l'on peut imaginer « être intimement humain », c'est-à-dire la pulsion agressive analysée par les psychologues.

- **L'agressivité.**

Il s'agit de cette étonnante égalité de tous les êtres : **Nous sommes tous agressifs.**

Nous ne sommes pas agressifs tout le temps, mais nous sommes tous, à des degrés variables, capables d'agressivité. On peut dire que cette agressivité intervient en chacun d'entre nous en situation de déséquilibre - déséquilibre interne ou déséquilibre qui se situe dans notre rapport à l'environnement. Cet état de déséquilibre produit des tensions très fortes qui ont une dimension autant physiologique que psychologique ou physique et que l'on va essayer de combler en réagissant. Cette réaction peut être une réponse adéquate au degré de déséquilibre produit initialement. On peut dire que, globalement, nous sommes tous concernés, mais ce que l'on ressent comme déséquilibre est individualisé. Chacun d'entre nous, pour des raisons qui sont relatives à notre histoire de vie, (qu'il faut la voir en termes d'historicité), c'est-à-dire que ce n'est pas le moment de notre naissance qui a initié notre histoire de vie, c'est l'histoire héritée de nos parents, de manière consciente ou inconsciente, c'est l'histoire du peuple auquel on appartient..., chacun de nous sera plus ou moins résistant face à des équilibres internes et externes.

On peut dire que le seuil de fragilité où se produit le déséquilibre est très variable : au moment où une personne explose, une autre personne pourra encore se contenir et garder un état d'équilibre. Et pourtant, minimum de l'agressivité est nécessaire pour vivre. Il faut qu'il y ait cette volonté, cet instinct de vie - car l'agressivité est un instinct de vie - pour préserver notre équilibre. Si l'on voulait gérer cette agressivité, il faudrait essayer de ne pas introduire l'homme dans les situations de déséquilibre où il serait obligé, de manière presque physiologique et instantanée, de répondre pour rétablir cet équilibre.

Tout cela relève du processus de socialisation. Depuis les temps anciens, il suffit de relire les textes des philosophes antiques (Aristote, Sénèque etc.), on valorise ce que l'on pourrait appeler « l'initiation au phénomène de contrôle de soi », ce qui relèverait de notre capacité à être civilisé. De manière plus ou moins explicite ou implicite, à travers les siècles, on sait que : OUI l'homme est agressif, c'est un instinct de vie ... mais, c'est à lui de contrôler ses instincts pour faire valoir qu'il est civilisé et que justement la culture permet de contrecarrer la nature, la dimension physiologique, hormonale etc.....

B. La violence

Par rapport à l'agressivité, la violence a une dimension particulière car il s'agit **d'une relation**. La violence est aussi un phénomène **d'ordre technique** - il s'agit d'utiliser le bon moyen pour arriver à ses fins. Souvent, dans les définitions de la violence, on insiste sur la dimension **AGIR**, c'est-à-dire que l'homme qui se saisit de la violence agit, **il devient un acteur**, (ce n'est pas la

seule manière d'être un acteur – bien sûr !) ce qui suppose qu'au préalable on imagine que la violence est pensée comme un moyen de règlement de « quelques choses », d'ordre différent, mais c'est un moyen.

Avec la violence, on s'imagine une sorte de finalité : si l'on saisit ce moyen, on obtiendra un effet recherché.

Qu'est-ce que cet effet ? Dans les définitions rencontrées dans la littérature, il est dit que cette relation violente s'appuie sur le principe de domination : quand on utilise la violence on veut dominer, pas nécessairement quelqu'un, mais aussi bien la situation dans laquelle on se trouve. Dans ce sens, la violence est un moyen qui nous permet d'obtenir autre chose, contrairement à l'agressivité qui est tellement instantanée que la question de moyen et de fin ne se pose pas. On peut imaginer des situations où des individus, ou des groupes, accumulent les chocs relevant de traumatismes qui font appel à l'agressivité, entraînant une maîtrise immédiate, qui est de l'ordre de l'instinct. Ensuite, intervient une réflexion qui les fait passer à la violence comme la solution à l'ensemble de phénomènes qu'ils ont déjà essayé de contrôler, mais qui ont apparus incontrôlables, et là, intervient la violence en tant qu'acte social. **Je pense, qu'il faut comprendre la violence comme un acte par excellence social.**

Quand je dis que c'est un acte qui nous renvoie à la notion de finalité, ça ne veut pas dire qu'il s'agit d'un acte rationalisé : la violence n'est pas uniquement la forme d'action rationnelle (au sens de Max Weber), on peut dire que la violence est très souvent à la limite de l'irrationalité parce que dans la violence la destruction prime souvent sur la construction. Si l'on réfléchissait de manière posée sur la violence comme moyen, on verrait que l'on va détruire tout d'abord quelque chose en nous, parce que l'on va détruire notre image d'homme bon et civilisé. La violence, porte en elle « un fond pervers » qui s'installe en celui qui la pratique. Il s'agit, peut-être, d'un sentiment de culpabilité et de honte dû à l'écart ressenti par rapport à l'idéal de la posture d'homme civilisé. Utiliser la violence, c'est faire preuve de comportement qui va contre la culture et en même temps, c'est là le paradoxe, c'est aussi la résurgence de l'esprit de **l'homme d'action**, de la maîtrise du monde telle que nous l'avons construit à travers les siècles et exigé de celui qui se croit « l'homme véritable ».

La violence est un acte qui est finalisé : on cherche à obtenir un résultat.

La violence est un acte qui s'installe dans la relation au monde, dans un rapport à notre environnement.

Chaque violence pose le problème du rapport sujet - objet : on peut dire qu'un acte de violence est par excellence un acte par lequel on va « objectiviser » notre environnement et souvent l'autre homme, c'est-à-dire, que c'est le moment de construction **du moi en tant que sujet**. L'homme violent est l'homme d'action, il est l'homme, sujet de soi.

Il peut avoir une sensation suivante : *Parce que je suis capable de le faire, parce que je prends sur moi, parce que je me dote de moyens, parce que j'arrive à aller au-delà de ce qui interdit explicitement ou implicitement la violence, je deviens un sujet qui se pense de façon indépendante, qui a le pouvoir de le faire*

Je prends tous ces risques psychologique, symbolique et civilisationnel, et je deviens quelqu'un : parce que je deviens si fortement sujet, tout ce qui m'environne devient objet (la nature, les autres, les relations...). C'est moi le plus fort, le plus capable.

Il existe aussi des violences très particulières, les violences où l'on devient notre propre objet ; il y a un phénomène de redoublement du sujet : le sujet a besoin de se positionner, d'exister et, en même temps, il y a une partie en lui qui devient l'objet de cette destruction. On parlera ici de pratique d'auto-violence où l'individu a envie de « tuer » une partie de lui, celle qu'il trouve honteuse, inacceptable... Toute violence est donc sociale - il ne faut pas uniquement penser cette sociabilité comme orientation vers l'extérieur de soi, mais elle peut aussi être orientée vers l'intérieur de mon « Moi » - , elle vient étouffer une partie de moi pour devenir sujet social.

La violence est un acte démesuré

Dans ce sens, c'est un acte qui sort du contexte des façons d'agir socialement acceptables. Il y a dans la violence une dimension - franchir les limites, les frontières symboliques et réelles, se saisir du monde ou de soi, de ses propres sentiments, de ses propres capacités à agir, en bravant un ordre établi. On le fait autant individuellement que collectivement et quand c'est un acte démesuré il vise à « tuer », dans le sens détruire quelque chose qu'on a en face de soi dans son état momentané.

Exemple : dans le cadre de la violence verbale, si l'on dit à quelqu'un : « tu es un con », on le « tue », car à ce moment précis il n'existe pas à nos yeux comme homme honorable. Après on peut reconquérir cette relation avec lui et le faire exister autrement, mais sur le moment on le « tue », à nos yeux tout d'abord.

Dans cette volonté démesurée de détruire, il s'agit bien évidemment de dominer. On peut dire que la violence, considérée comme « agir », c'est la prise d'initiative. La violence nous permet d'initier quelque chose d'un ordre nouveau dans la relation à l'autre. On le voit très bien sur le plan individuel ou collectif : pour ne pas se faire coincer dans la pénurie de pétrole, les Etats-Unis vont livrer le monde entier à la guerre, pour garder l'initiative. Ils n'ont pas d'autres moyens, ni financiers parce qu'ils sont très endettés, ni symboliques, parce leur projet civilisationnel est mis en doute par les altermondialistes et d'autres. Il leur reste la violence.

Dans cette prise d'initiative, la violence se présente comme une ultime tentative de dominer la situation. Ainsi, la violence intervient souvent dans les situations extrêmes où l'on a la sensation que toutes les autres formes d'action ne sont plus adéquates pour résoudre notre problème et pour nous éviter d'être dominé. On va donc reprendre l'initiative, et souvent on se trouve en situation du dominé qui essaye de récupérer la position du sujet et d'établir pour lui-même la relation de domination.

Ces trois aspects, relationnel, finalisé et destructeur sont les composantes de la violence en tant que phénomène social.

C. Dans quel contexte intervient la violence comme moyen permettant de récupérer la position de sujet, d'avoir l'initiative et de dominer éventuellement ?

L'auteur d'un livre, intitulé "Le mauvais côté de l'homme. Sur les origines de la violence masculine"¹ paru récemment aux Etats-Unis, aborde ce problème. Il s'agit d'une étude faite par un anthropologue sur une échelle de 100 ans avec une méthode typiquement américaine, chiffres à l'appui, analyse des procès, et notamment ceux pour actes de grande violence, condamnés à mort..., qui établit que l'acte de violence majeure - tuer l'autre ou vouloir le tuer - intervient dans deux situations :

La peur : l'individu est tellement dominé, qu'il ne pourra reconquérir sa posture d'homme que par l'acte violent.

Le déshonneur : perte de dignité.

Selon cet anthropologue américain, la personnalité d'un criminel n'existe pas. C'est extrêmement rare, cela relève d'une pathologie. Par contre il est possible de parler d'un effet d'apprentissage - la personne a saisi sa propre expérience pour aller vers la violence et la renouveler, mais il n'y a pas au départ une pathologie marquée. Il y a très peu de personnes psychopathes, serial-killers-nés, parmi nous.

Il est possible d'imaginer que l'on peut tous le devenir dans des situations de peur ..., mais en même temps, même avec la peur et la perte de dignité, existe un seuil de l'action impossible fondé sur les raisons culturelles ou traumatiques. Dans ce dernier cas, la peur est tellement grande que l'individu n'est plus capable d'agir, se défendre avec aucun moyen et aucune méthode. Ce qui entraîne des effets traumatiques graves : on perd toute emprise sur soi, on ne peut plus parler, on sombre dans le traumatisme. Dans ce cas, la violence n'est plus un moyen de reconquête du statut du sujet.

Il en est de même pour le phénomène de dignité, et notamment dans le cas de gens pensés (ils peuvent se penser ainsi eux-mêmes) **sans dignité**. C'est le cas de l'esclavage ou assimilé, où le droit, la dignité, l'honneur sont bafoués et où les individus sont positionnés dans un rapport social tel, que la reconquête du statut social, même avec la violence, est impossible. Dans l'Antiquité, les nombreux esclaves étaient pourtant armés - ils étaient souvent dotés des outils de défense de leurs maîtres - mais ils ne pouvaient les utiliser pour défendre leur dignité car ils adhéraient implicitement à l'idée qu'ils n'avaient pas de dignité. Symboliquement, ils ne pouvaient pas manier la violence pour devenir sujets d'eux-mêmes parce qu'il fallait démolir le monde dans lequel ils vivaient. Les révoltes des esclaves étaient extrêmement rares et elles se sont produites dans les cas où des esclaves bénéficient de statuts sociaux élevés.

C'est aussi le cas de la femme qui ne peut que très rarement recourir à un acte de violence parce que, symboliquement, elle ne se conçoit pas comme celle qui manie la violence - c'est de l'ordre de l'homme - et de ce fait, elle devient souvent une victime idéale. Elle ne peut pas recourir à la violence pour reconquérir son statut de sujet, car implicitement, à son insu, elle

¹ GHIGLIERI Michel P., *The Dark Side of Man. Tracing the Origins of Male Violence*. Ed. Perseus Books, Cambridge Mass. 2000

adhère à la conception du monde de la domination masculine dans lequel elle est plongée.

La violence intervient donc souvent pour rétablir l'état d'honorabilité de l'homme dans le monde. Et il ne faut pas réduire cela aux rapports individuels : le terrorisme, violence pratique collective, se présente comme une volonté de reconquête de la dignité bafouée, perdue, non reconnue...

D. Les paradoxes de la violence

On voit très bien qu'elle est la différence entre agressivité et violence, et que la violence a une dimension sociale. Je pense que la violence vise la destruction du monde, en même temps, quand elle intervient au moment de la peur et de la perte de dignité, elle ouvre l'espace de construction d'un nouveau monde. C'est là tout le paradoxe de la violence : pour l'individu qui a eu très peur, c'est le moment où il n'a plus peur. L'emploi de la violence permet la construction d'un nouveau rapport au monde.

Sur un plan collectif, il suffit de regarder l'histoire des Etats modernes, notamment le nôtre. Ce n'est pas le mouvement « Peace and Love » qui est à l'origine de la construction de l'Etat français. L'acte violent est un acte de démolition de l'ancien régime et de la construction de la société nouvelle, républicaine... On peut analyser, cas par cas, la fondation des Etats modernes occidentaux pour trouver le même phénomène. La fondation violente est souvent à l'origine de la fondation sociale. Il n'est pas sûr que ce soit absolument universel, mais tellement fréquent pour nous interpeller. Est-ce exclusivement occidental ? J'ai tendance à le penser...

Quelle était la posture de ceux qui construisaient les nouveaux mondes avec la violence ? Il y avait ceux qui arboraient des postures héroïques, souvent pour ne pas tomber dans le piège et devenir victimes, et ceux, qui commençaient à reconstruire à partir de la posture de victime, comme les Irlandais, les Polonais, les Juifs... dans leur cas, la posture de victime était plus un axe de position sociale initiale qu'il fallait surmonter en devenant un héros. C'est d'ailleurs « le piège » dans lequel se trouve l'Etat d'Israël aujourd'hui, où les Juifs ont basculé de l'autre côté, en se trouvant dans la posture qu'ils rejettent quand ils jugent eux-mêmes les criminels des génocides. C'est le paradoxe de la société israélienne, qui est partagée en deux, ceux qui pensent qu'ils n'ont pas appris les leçons du passé et ceux qui pensent que le passé a servi à saisir enfin les bons moyens pour ne plus subir et rejeter la posture de la victime dans le passé.

La violence ouvre donc souvent la possibilité de construction : si l'on ne passe pas par « l'épuration des comptes », on ne peut pas aller plus loin.

Il faut bien comprendre que, lorsque je parle de la violence, je ne parle pas uniquement d'un acte d'agressivité physique. Il faut penser la violence dans un spectre qui va de la violence physique jusqu'à la violence symbolique - la violence qui consiste à imposer à l'autre un mode de pensée - notamment lorsque je dis que la femme « se pense victime », qu'elle se pense dominée, qu'elle pense qu'elle n'a pas véritablement de position sociale et de rôle social

à jouer au-delà de l'espace domestique, elle est déjà victime de la violence symbolique.

Lorsque je parle de destruction, je ne pense pas uniquement en terme « tuer physiquement » mais aussi « tuer symboliquement » l'autre, et quand je parle de construction, ça n'est pas uniquement démolir le monde en le rasant, c'est aussi démolir une construction symbolique ancienne dans laquelle il faudra faire resurgir une nouvelle construction symbolique qui ouvre la création nouvelle.

Je pense que l'on est actuellement dans cet état-là, pas uniquement dans la société française, mais plus généralement en Europe, aux Etats-Unis. Nous sommes dans une phase de renégociation de l'ordre social, d'épuration des comptes, de transformation de cet état social qu'on se représente souvent comme **la modernité** : 200 ans avec les mêmes paradigmes.... Nous sommes dans la phase de renégociation de tout, d'ouverture, et la violence devient peut-être, une fois de plus, ce moyen nécessaire pour y parvenir.

Un autre élément important de cette dimension paradoxale de la violence, qui ouvre la possibilité de cette construction que la violence nous offre, renvoie souvent à la notion de légitimité de la violence. Prenons la Révolution : les révolutionnaires français n'étaient pas vraiment légitimes, mais une fois qu'ils ont gagné, leur violence est devenue légitime. Il y a une sorte de champ de négociation : ce qui est légitime/ce qui ne l'est pas mais on le sait uniquement après, on ne le sait pas a priori. A priori, on campe sur les formes définitives de l'interdit, de ce qui est impossible, de ce qui est admis... comme la violence brave justement ces zones, la négociation se fera après et c'est le cas du terrorisme.

On peut dire qu'au cours des deux derniers siècles dans le monde occidental, nous avons déjà négocié 3 fois la légitimité du terrorisme. **Une première fois** aux alentours de la première guerre mondiale autour de la question irlandaise. Les plus grands terroristes du monde de la fin du 19^e et du début du 20^e siècle étaient les Irlandais. Ils adoptaient les mêmes postures que Mr Arafat beaucoup plus tard. Une fois que l'Etat d'Irlande a été créé, ils ont réintégré le camp des gens honorables et leur terrorisme s'est révélé être « le bon moyen » qui leur a permis l'émancipation nationale.

La deuxième fois, lors de la seconde guerre mondiale : faire sauter les trains allemands, tuer les fonctionnaires allemands, intervenir dans les espaces des cafés (les palestiniens n'ont rien inventé) étaient des actes de terrorisme contre ce qu'on estimait comme une plus grande violence, celle qui nous privait de la possibilité de prendre le destin national et individuel en mains : il fallait établir un effet de domination. On peut dire qu'on a blanchi le terrorisme pour des raisons qui nous paraissent culturellement et politiquement valables, mais on a beaucoup de mal à blanchir les Palestiniens, les Tchétchènes, un génocide oublié, non parlé... Voilà pour **la troisième fois**, nous allons négocier cette question. Que font d'autres ces Tchétchènes dans le théâtre de Moscou que les Irlandais faisaient autrefois ? C'est la même volonté d'émancipation nationale, non reconnue, bafouée, depuis Pierre le Grand. Imaginons que pour quelconques raisons, on crée l'Etat indépendant tchétchène : on renégociera symboliquement cette violence, qui deviendra des actes d'héroïsme, de construction...Le même acte,

en fonction du regard que l'on porte, en fonction du moment historique, n'aura pas le même sens.

En arrière plan, il faut voir un rapport à la défaite et à la victoire obtenues à l'issue de pratiques violentes.

En effet il faut parler de deux représentations de la victoire :

- la victoire flagrante (militaire) issue directement d'un acte violent
- la victoire morale issue indirectement d'un acte violent.

Par exemple, au cours de leur histoire, les Polonais, les Juifs, les Irlandais n'ont souvent remporté que des victoires morales. Plus ils étaient victimes d'actes violents, plus ils étaient victorieux moralement parce qu'ils étaient toujours confrontés à la barbarie. C'est le renversement symbolique de la relation à l'autre : aux yeux des Polonais, les Allemands étaient des barbares, pour les Allemands les Polonais étaient les sous-hommes.

Le regard que nous portons sur le sens de la violence dépend de l'époque de positionnement social. Je cite dans mon livre les propos d'un rescapé d'Auschwitz qui s'est suicidé dans les années 50, un Polonais, Tadeusz Borowski². Prisonnier à l'Auschwitz, il se posait cette question fondamentale : « que deviendrons-nous, si les Allemands gagnent la guerre ? » Toute la question est là. Du point de vue allemand de l'époque, Borowski fut un criminel et un sous-homme. Mais, les Allemands n'ont pas gagné la guerre et on a pu lire Borowski et sa question. Si les Allemands avaient gagné la guerre personne n'aurait jamais lu Borowski, jamais il n'aurait pu remporter cette victoire morale qui appartient au monde des rescapés. Le paradoxe historique est aussi là.

Ceci pose aussi la question de l'écoute sociale que nous réservons aux actes de violence et qui peut se présenter comme des appels aux secours. Il y a tout un ensemble de facteurs sociologiques qui déterminent l'écoute. Pourquoi, à un moment donné (dans les années 60), a-t-on traduit Borowski en français ?³ Selon moi, il faut voir qu'à cette époque nos vaillants soldats sont revenus d'Algérie, et nous avons commencé à comprendre leur expérience. Ceux qui pensaient détenir la victoire morale dans leur guerre contre la barbarie nazie sont allés en Algérie. Là-bas ils pouvaient emporter la victoire militaire, mais elle était toute proche de la défaite morale. Ainsi tout est devenu opaque. Ils ont vu qu'ils basculaient de l'une dans l'autre, parce qu'il leur revenait de remporter cette forme de victoire militaire contre laquelle leurs pères luttèrent pendant l'occupation allemande et dont le souvenir était toujours très présent dans la mémoire collective. Ils se trouvaient du coup en situation de comprendre de quoi parlait Primo Levi, Tadeusz Borowski et tant d'autres... Le livre de Primo Levi est publié dès 1948, en France dans les années 60. Ce décalage, c'est le temps de la construction sociale de l'écoute, portée par la découverte française de la dimension paradoxale de la violence.

² BOGALSKA-MARTIN Ewa, *Mémoire et oubli. Destin croisé des héros et des victimes*. Ed. Harmattan, Paris 2004, p.213.

³ BOROWSKI Tadeusz *Le monde de pierre*. Ed. Calmann-Lévy, Paris 1964.

Aujourd'hui on parle beaucoup de la jeunesse en crise, de la jeunesse délinquante, mais est-on capable d'entendre ce qu'elle nous dit ? Quel est l'état d'échec dans lequel elle se trouve pour qu'elle ne puisse utiliser que la violence ? N'a-t-elle essayé tous les autres moyens (stages, insertion professionnelle...) pour s'en sortir de manière digne ? Et alors, elle fait ce qu'elle peut avec la dignité perdue. De plus, ces jeunes sont souvent d'origine étrangère et la notion de dignité, ils ne la placent pas au même endroit et à la même place que nous sur le plan culturel. Parce que leur dignité, ce n'est pas uniquement leur dignité singulière, c'est la dignité de leur père, de leur grand-père (venu en France pour cause de misère) et derrière, apparaît un contexte colonial qui se projette avec encore plus de violence dans ce qui nous paraît anodin. On dit, ils ont le RMI, le RMA, il n'y a pas de quoi fouetter un chat, il faut attendre et se faire **une place**. Mais ces jeunes, ils ne vivent pas la même histoire que nous parce qu'ils ont des comptes non réglés depuis deux générations. Ils sont donc excessifs dans la manière dont ils nous interpellent, mais c'est la même violence qui cherche à construire quelque chose de nouveau dans leurs rapports à la société française, à l'immigration, à l'histoire du passé... Nous ne sommes pas encore dans un état d'écoute suffisante pour comprendre et prévenir cette violence.

2. LA SOCIALISATION DE LA VIOLENCE

Les anthropologues, comme René Girard⁴, ou Sigmund Freud⁵, Carl Jung⁶... en tant que psychanalystes, tous nous disent qu'il y a dans la violence « quelque chose » qui est de l'ordre de l'**Interdit**.

Dès le début de l'humanité, toutes les sociétés ont essayé d'interdire la violence dans laquelle elles voyaient l'aspect destructeur, et elles ont essayé de prévenir pour éviter que cette face cachée de la violence se manifeste en les détruisant. Toutes les sociétés ont manié les logiques symboliques qui consistaient à interdire, au moins certaines formes de violence, mais le problème était de définir quelles étaient les violences interdites, quelles étaient les violences prescrites, acceptables, peut-être, nécessaires.

A. Deux tendances apparaissent dans l'histoire :

1 - Rendre la violence disponible uniquement aux spécialistes, donc la professionnaliser.

Progressivement, historiquement depuis l'origine du monde occidental, le groupe de professionnels est devenu de plus en plus petit. Dans les sociétés primitives, on considérait l'homme comme le professionnel de la violence, mais pas la femme. Les Grecs n'accordaient pas un statut de citoyen à la femme, elle était donc exclue de la pratique de violence et en même temps, comme elle ne pratiquait pas la violence, elle ne pouvait pas reconquérir sa dignité. Elle était donc la victime idéale. Dans les rites sacrificiels, c'est elle qui était sacrifiée...Il s'agit là de la définition culturelle (il y a ceux qui pratiquent et ceux qui ne pratiquent pas la violence).

⁴ GIRARD René, *La violence et le sacré*, Ed. Grasset Paris 1972.

⁵ FREUD Sigmund, *Le malaise dans la culture*. Ed. PUF, Paris 1995.

⁶ JUNG Carl, Gustave. *Réponse à Job*. Traduit par R.Cohen, Ed. Buchet et Chastel, Paris 1964.

Professionnaliser la violence voulait donc dire : apprendre à s'en servir. On a attaché à la violence la **technicité**, et c'est là où la violence devient un moyen, elle cesse d'être un instinct-réflexe, elle devient **un savoir**.

On va donc former une partie de la société au maniement de la violence. Dès la Grèce antique, même dans la technicité du maniement de la violence, il y a aussi une dimension artistique, c'est-à-dire qu'il y a les manières de donner les coups, de tuer... et il y a les manières qui sont interdites (on ne tue pas comme ça, on tue autrement).

En professionnalisant la violence on la rend technique et l'on inscrit dans le domaine de la violence, l'idée de la maîtrise, d'où un autre de ses paradoxes. Chez les Grecs, il ne fallait pas blesser, il fallait donner un coup qui tue car on ne savait pas gérer le handicap : un individu blessé n'avait pas de statut social. On pourrait alors parler de violence technique de « charité » : il fallait tuer l'autre, comme cela il était mort de façon honorable et pas condamné à errer dans une société où il n'y avait pas de reconnaissance de la posture de handicapé.

Progressivement, cette professionnalisation ne s'adressera plus à tous les hommes mais seulement aux jeunes, pas à tous les jeunes, mais uniquement aux « appelés », pas à tous les « appelés » mais à ceux qui le souhaitent. Voilà, nous sommes à l'époque d'une armée de professionnels. Le groupe est de plus en plus petit, mais la professionnalisation de plus en plus accrue, parce que l'on compense l'effet nombre par les effets techniques et la maîtrise (technique et juridique) de l'acte violent. On voit qu'avec l'idéologie de la guerre propre, on vise uniquement celui qui est à tuer, pas les effets collatéraux... Les Américains n'ont pas tout réinventé, mais ils sont les héritiers de leur propre histoire. Je pense qu'ils ont compris cela au moment de la guerre de sécession, guerre fratricide, avec beaucoup de dommages collatéraux. Ils ont inventé cette doctrine qui place au centre de l'apprentissage militaire, le soldat qui ne doit pas se faire tuer au combat. Avec cette doctrine, il faut développer la technique. On voit qu'en Irak ça ne marche pas, parce que ceux qui sont en face n'ont pas la même conception de la guerre (les combattants irakiens, avec leurs attentats-suicides, tuent tout ce qui bouge).

Nous avons cheminé vers quelque chose de plus en plus technique, tout en attachant le groupe de spécialistes de la violence à la fonction essentielle de défense, à la fonction sociale essentielle qui leur donne accès à l'honorabilité.

Implicitement, depuis les origines, la violence c'est la méthode ultime pour garder l'honneur. Quand les Allemands entrent en guerre en 1939, c'est parce qu'ils ont été déshonorés à Versailles. Tout le mouvement fasciste de l'époque s'est construit autour de la notion de l'honneur perdu.

Certains Américains pensent avoir perdu leur honneur le 11 septembre et depuis ils ont peur. Pendant combien d'années vont-ils essayer de regagner leur honneur ? Combien de personnes faudra-t-il tuer pour qu'ils considèrent que les comptes sont épurés ? On ne peut pas détacher la signification de l'acte, en terme quantitatif, du degré de violence et de la dimension symbolique attachée à l'endroit des Twin Towers – symbole de l'Amérique triomphante et fière. Georges Bush, représente cette Amérique et il l'a bien compris comment peut-on effacer la tache de l'honneur perdu, c'est pour cela qu'il a emporté les dernières élections. Une partie de l'Amérique pense le monde en ces termes-là : on est soit gagnant, soit perdant, on peur ou on fait peur. Ensuite, intervient l'opération de désignation symbolique de l'ennemi :

Saddam Hussein, puis on l'élargit au monde musulman. D'ailleurs, Huntington l'avait déjà dit ou prédit⁷.

2 - La deuxième tendance de socialisation de la violence, c'est une volonté de la transcender, de la transformer par rapport à son origine.

A. la première piste consiste à enfermer la violence dans le religieux

On considère que l'homme est uniquement le bras armé de Dieu ; donc tous les vengeurs du monde le font au nom de Dieu (il peut s'agir d'un autre Dieu qui s'appellera Marx, Ben Laden ou autre..), il est celui qui légitime la violence. En la transformant l'homme devient outil de... : ceci est très visible dans les idéologies qui fondent le terrorisme.

B. La deuxième piste est d'enfermer la violence dans les pratiques d'un autre ordre, qui sont fondées sur la notion de compétition et de domination comme, par exemple, les pratiques sportives.

On va sublimer la violence, mais en essayant de donner le même contenu symbolique pour que l'on puisse avancer en sauvegardant l'ordre symbolique dominant. On règle nos comptes par postures interposées de 12 joueurs ; parfois il faudra terminer le combat en dehors du stade pour être vraiment sûr de savoir qui a gagné, qui a perdu. Plus c'est subtil, plus c'est sophistiqué, plus ceci nécessite la maîtrise, plus ça marche.

Dans les sports très violents, il s'agit d'avoir une parfaite maîtrise de la violence, mais de ne pas tuer. Dans le sport c'est donc exactement l'inverse de ce qui est décrit plus haut où il fallait être très violent et « bien tuer ». Dans les pratiques sportives, on dote les individus de règles, on va désigner l'espace et le temps dans lequel ce jeu est permis. Souvent ce qui est possible correspond au renversement symbolique de l'ordre social, c'est-à-dire que, par exemple, lorsque des compétitions étaient organisées entre l'esclave et le maître, l'esclave pouvait devenir victorieux et était acclamé comme un héros.

C. La troisième piste, qui est la plus répandue aujourd'hui, c'est d'enfermer la violence dans les pratiques juridiques et de gérer la violence en termes d'équité, de validation de réponse violente à des phénomènes violents.

Depuis la loi du Talion, on a défini la règle **œil pour œil** mais pas 2 yeux pour un œil. En effet la mise en place de cette règle correspond au progrès humaniste. Aujourd'hui, si l'on regarde comment fonctionne la justice, il s'agit de statuer sur la question d'équité entre le préjudice et la réponse au préjudice. Dans le droit contemporain, on va reconnaître le droit de la légitime défense, et ainsi certains actes d'homicide vont être reconnus comme symboliquement recevables.

⁷ HUNTINGTON Samuel, Phillips, *The Clash of Civilisations and the Remaking of World Order*. Ed 1996, Edition française, *Le choc des civilisations*. Ed. Odile Jacob, Paris 1998.

Conclusion

Pour conclure, il faut reconnaître que globalement nous sommes tous de plus en plus libérés de l'obligation d'utiliser la violence pour défendre notre honneur et pour maîtriser notre peur. C'est le droit qui statue sur la question du monopole de légitime violence (l'Etat et ses agents : armée, police ...) C'est le droit qui va statuer dans quelle situation l'armée et la police peuvent utiliser la violence pour intervenir et prévenir d'autres violences et pour nous éviter la culpabilité et le déshonneur qui hantent les hommes obligés de l'utiliser en dehors des cadres légaux et légitimes. Dans le domaine du droit, on va canaliser les formes de la violence, on va les nommer et ensuite accorder des réparations équivalentes.

Et pourtant, contrairement à ce que l'on pense sur l'objectivité du droit, il y a un processus de négociation sociale qui se déroule autant dans la formulation des textes de loi - pourquoi certains actes sont reconnus comme légitimes, et pas d'autres ? - qu'aux moments des procès et des jugements. Peut-on imaginer que dans ce contexte, les juges jugent par exemple en fonction de leurs propres préjugés de classes ?

La loi statue sur l'équité des actes de préjudice et de réparation, mais ne nous protège pas contre la lecture sociale des actes de violence. Ainsi, nous savons qu'il y a une sur-représentation des Noirs dans les prisons américaines. En France, la population d'origine maghrébine (notamment les jeunes) a un sentiment de traitement injuste face aux autorités judiciaires, alors que cette population est quasiment absente des effectifs de la police et de la justice.

Il y a un ensemble de phénomènes que le droit n'arrive pas à cadrer et, paradoxalement, à la marge du droit, il reste une large zone de négociations sociales autour de la légitimité de la violence, et de la création de zones de non-droit. Là, ce sont les symboliques et les actes d'ordre archaïque, qui vont resurgir et dans lesquelles on va s'accorder le droit de vendetta, de règlements de comptes, de contrôle de territoires...

Auteur

Ewa Bogalska-Martin, Docteur es-lettres diplômée de l'Université Adam Mickiewicz de Poznan (Pologne), sociologue, maître de conférences HDR à l'Université Pierre Mendès France où elle travaille depuis 15 ans, après avoir travaillé dans une Université polonaise.